

# Bernanos

Sous le soleil  
de Satan



*Anarchiste, rêveur, poète...*

**BERNANOS**  
ENTRE DANS LA **GF**

# Bernanos

## Sous le soleil de Satan

L'abbé Donissan exerce son ministère dans une humble paroisse de l'Artois. Entouré d'êtres rongés par le mal, obsédé lui-même par le péché, il est touché au cœur par le désespoir de Mouchette, adolescente criminelle. Parce qu'il reconnaît en elle une âme fraternelle, il engage sa vie et son salut pour tenter de racheter la petite révoltée. Ce combat surnaturel le jettera, plein d'angoisse, sur la route étroite qui mène à la sainteté.

À sa parution en 1926, *Sous le soleil de Satan*, le premier roman de Bernanos, sidère les esprits par l'intransigeance intellectuelle de l'écrivain, qui tire à boulets rouges sur une société viciée par l'hypocrisie, la compromission et l'apathie spirituelle. Mais derrière la véhémence du pamphlétaire se devinent l'inquiétude du mystique et les motifs qui ne cesseront de hanter toute l'œuvre à venir : l'enfance humiliée, l'énigme du mal et le tragique du monde.

Présentation, notes, chronologie et bibliographie  
par Maud Schmitt

Texte intégral

Illustration :

Virginie Berthemet

© Flammarion



Flammarion

**SOUS LE SOLEIL DE SATAN**

*Du même auteur  
dans la même collection*

JOURNAL D'UN CURÉ DE CAMPAGNE.

BERNANOS

SOUS LE SOLEIL  
DE SATAN

*Présentation, notes, chronologie et bibliographie*

*par*

Maud SCHMITT

GF Flammarion

© Flammarion, Paris, 2019.  
ISBN : 978-2-0814-3500-1

## PRÉSENTATION

### BERNANOS EN PORTE-À-FAUX

« Je suis né romancier <sup>1</sup> » : voilà ce que déclare Bernanos dans une conférence, peu de temps après la parution de son premier roman, *Sous le soleil de Satan*, en 1926. Âgé de 38 ans, père de famille, Bernanos est alors presque un inconnu. Il est l'employé d'une compagnie d'assurances dans l'Est. Son métier l'oblige à voyager. Pendant près de cinq ans, il a travaillé à son roman dans des cafés, des restaurants, des trains et des hôtels. Douze ans plus tard, dans *Les Grands Cimetières sous la lune*, son grand témoignage de la guerre d'Espagne qui marque aussi l'abandon définitif du roman, Bernanos écrit : « Je ne suis pas un écrivain. La seule vue d'une feuille de papier blanc me harasse l'âme <sup>2</sup>. » L'écart entre ces deux déclarations contradictoires, posées en regard d'un bout à l'autre de l'œuvre romanesque, donne une idée de l'ambivalence du positionnement de Bernanos dans le milieu littéraire.

Bernanos est en effet un écrivain en porte-à-faux : il se trouve au cœur de diverses tensions. Écrivain catholique

---

1. « Une vision catholique du réel », in *EEC*, t. I, p. 1078. Sur l'utilisation des abréviations dans les références, se reporter à la Note sur l'édition, p. 39.

2. Préface des *Grands Cimetières sous la lune*, in *EEC*, t. I, p. 353-354.

sous la III<sup>e</sup> République, il détonne dans les cercles littéraires de son époque mais il est aussi mal compris par l'opinion, transformée par le recul des croyances et des pratiques religieuses, par une politique de laïcité et par un paradigme scientifique et progressiste ; enfin, l'anticléricalisme et l'intransigeance spirituelle de l'écrivain le mettent également en délicatesse avec l'Église, le clergé et les intellectuels catholiques de son temps.

À l'époque de Bernanos, trois grandes tendances se dessinent dans l'art du roman. D'un côté, le culte idolâtre de la forme, héritage d'une épistémologie nouvelle de la littérature qui, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, proclame sa gratuité morale et son autonomie référentielle, ne se reconnaissant d'autre fin qu'esthétique. De l'autre, l'analyse psychologique et l'introspection d'un Proust ou d'un Gide. Enfin, en réaction à l'une et à l'autre de ces pratiques romanesques, une littérature didactique et édifiante, qui réaffirme contre l'esprit du temps l'indissolubilité du lien que doit entretenir l'art avec le Bien et le Vrai. À cette tendance esthétiquement conservatrice se rattache notamment le « roman catholique » – étiquette que Bernanos refusait farouchement de se voir attribuer. Car si, à rebours de tous les postulats formalistes, Bernanos prétend que « l'art a un autre but que lui-même », il ajoute aussitôt : « sa perpétuelle recherche de l'expression n'est que l'image affaiblie, ou comme le symbole, de sa perpétuelle recherche de l'Être »<sup>1</sup>. L'inventivité formelle est un instrument de révélation. La littérature doit être placée au service de Dieu, mais ce sont ses prérogatives propres – style, forme, imagination – qui font toute sa valeur.

S'il refuse d'être appelé un « écrivain catholique » – l'expression évoque inmanquablement pour lui la littérature sulpicienne, mièvre et pudibonde, qu'il abhorre –,

---

1. « Lettre à Frédéric Lefèvre », in *EEC*, t. I, p. 1050.



Georges Bernanos est pourtant un catholique fervent, de naissance et de formation. Adolescent, il a renoncé à la vocation ecclésiastique pour la vocation littéraire : « Si je n'ai pas l'intention de me faire prêtre, c'est d'abord parce qu'il me semble ne pas en avoir la vocation, et qu'ensuite un laïque peut lutter sur bien des terrains où l'ecclésiastique ne peut pas grand-chose<sup>1</sup> », confie-t-il à l'abbé Lagrange, en 1905. L'écriture sera son sacerdoce.

Or, à l'époque où il écrit, le processus de déchristianisation, amorcé depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, se poursuit. La III<sup>e</sup> République mène une politique de laïcité inscrite dans le droit fil des entreprises révolutionnaires pour priver l'Église de tout pouvoir temporel ; et depuis les années 1880 celle-ci a cessé de résister contre l'esprit du temps, jusqu'à en accompagner le mouvement. L'avènement en 1878 de Léon XIII, qui, après le pontificat de Pie IX, choisit de mettre fin à l'opposition dogmatique à la modernité, a constitué un tournant décisif à cet égard. Ainsi, le ralliement du Saint-Siège à la République, annoncé en 1891, confirme une tendance qui s'était dessinée de plus en plus nettement au cours des années précédentes. En 1880 et 1881 sont votées les lois Ferry sur l'enseignement laïc et obligatoire ; en 1884 est votée la loi Naquet autorisant le divorce ; en 1905, la loi sur la séparation des Églises et de l'État, qui tranche tout lien entre pouvoir temporel et pouvoir spirituel, vie publique et croyance privée. Cette déchristianisation orchestrée par l'État ne prend pas tant la forme, dans les mentalités, d'un athéisme déclaré – lequel demeure à cette époque le fait d'une très petite minorité intellectuelle et urbaine – qu'elle traduit, tout en l'entérinant, une indifférence croissante de l'opinion à l'égard du religieux en général.

---

1. Lettre à l'abbé Lagrange, 31 mai 1905, in *Correspondance*, recueillie par A. Béguin, présentée par J. Murray, Plon, 1971, t. I, p. 79.

Pour Bernanos, le clergé est le premier responsable de ce déclin. Face à l'ennemi, il a la lâcheté indigne des vaincus. Dans l'esprit du « ralliement », une certaine partie du clergé entreprend en effet, au prix de bien des ajustements, de concilier le catholicisme avec les valeurs de la république. Face au recul des pratiques religieuses, certains ecclésiastiques s'accordent à proposer une religion de plus en plus accommodante, comme un commerçant en faillite brade une marchandise dont nul ne veut plus. L'époque est alors à une pastorale inoffensive et affadie, complaisante aux riches et aux puissants, minimisant la notion de péché et passant sous silence l'embarrassant dogme de l'enfer, afin de ne pas effrayer des fidèles de plus en plus rares. Mais aux yeux de Bernanos, cette fade soupe spirituelle, réduite pour ainsi dire à un simple traité d'hygiène, trahit l'esprit du christianisme, religion héroïque et virile, qui brûle comme un fer rouge. Catholique anticlérical, Bernanos n'a pas de mots assez durs pour les dévots et les « prêtres médiocres <sup>1</sup> » qui hantent de leur incolore silhouette chacun de ses romans.

Si Bernanos vient au roman tardivement, ayant presque atteint la quarantaine, il a déjà derrière lui une carrière de pamphlétaire. Ses premiers « écrits de combat » sont avant tout politiques : c'est là en effet l'autre domaine – à côté de la littérature – où se manifeste son anticonformisme radical, son refus superbe de toute compromission, cause bien souvent d'un ostracisme au-devant duquel il ne craint pas d'aller. Jeune homme, il est monarchiste. Il espère alors en une révolution nationale, royaliste et chrétienne, qui renversera

---

1. Le « prêtre médiocre » est un type à part entière dans l'univers romanesque de Bernanos. On trouve l'expression, accompagnée de l'article défini qui en assure la portée généralisante, dans le *Journal d'un curé de campagne* (1936) : « Pour éprouver un sentiment de répulsion devant la laideur, il n'est pas nécessaire d'avoir une idée très claire du Beau. Le prêtre médiocre est laid » (*ŒR*, p. 1089).

enfin une république qu'il juge corrompue, agenouillée devant les puissances d'argent. Ainsi, il est fasciné par deux figures majeures de la vie intellectuelle française en ce début de XX<sup>e</sup> siècle : Drumont et Maurras.

Le premier, Édouard Drumont, est le peu recommandable directeur du journal antiparlementaire *La Libre Parole* et auteur de *La France juive*. Publié en 1886, l'ouvrage a fait date car il constitue la synthèse d'un antisémitisme propre à cette époque : celui qui amalgame le Juif aux puissances d'argent et justifie la haine des Juifs par l'anticapitalisme, le tout sur fond d'antijudaïsme chrétien, puisque le mépris de l'argent – et donc du Juif – trouve sa caution dans la vertu chrétienne de pauvreté. Certes, Bernanos ne retient de Drumont que ce qu'il veut retenir, à savoir la dénonciation du règne de l'argent et la glorification de l'ancienne France et des valeurs d'autrefois. Par ailleurs, il ne partage avec l'auteur de *La France juive* aucun de ses fantasmes conspirationnistes, ni ne relaie les appels à la haine qui, chez ce dernier, se nourrissent des thèses racistes érigées par les nouvelles sciences anthropologiques. Toutefois, jusqu'au début des années 1930, il exprime des préjugés antisémites qui sont ceux de sa famille politique, catholique et antidreyfusarde et qui, à la suite de Drumont, associent la vieille tradition chrétienne antijudaïque à un antisémitisme socialiste<sup>1</sup>. C'est au milieu des années 1930, au moment de l'arrivée de Hitler au pouvoir, que la position de

---

1. Sur la question de l'antisémitisme de Drumont et du positionnement de Bernanos à cet égard, on peut notamment se référer à l'ouvrage de Michel Winock, *Édouard Drumont et C<sup>ie</sup>. Antisémitisme et fascisme en France*, Seuil, 1982, et notamment au chapitre VIII : « Le cas Bernanos ». On consultera également l'ouvrage de Joseph Jurt (*Les Attitudes politiques de Georges Bernanos*, Fribourg, Éditions universitaires, 1968, p. 313-317, notamment) et son article « Bernanos et Drumont », in M. Milner (dir.), *Bernanos*, Actes du colloque de Cerisy-la-Salle du 10 et 19 juillet 1969, Plon, 1972.

Bernanos sur ce qu'il lui est arrivé d'appeler le « problème juif<sup>1</sup> » se modifie radicalement. Dès 1938, il vilipende la « hideuse propagande antisémite, qui, dit-il, se déchaîne [alors] dans la presse dite nationale, sur ordre de l'étranger<sup>2</sup> ». Pendant la guerre, il s'engage dans la résistance au nazisme et au régime de Vichy. En 1943, il prend notamment la défense de Georges Mandel<sup>3</sup>, ancien ministre de Daladier, déporté en Allemagne et fusillé par la milice : il écrit un violent réquisitoire contre la lâcheté de ceux des catholiques qui ont choisi la collaboration ; plus tard, il rend un hommage bouleversant aux victimes du ghetto de Varsovie<sup>4</sup>. Bernanos a fait preuve d'un courage politique incontestable, dont peu, dans son camp idéologique d'origine, se sont montrés capables. Cela ne doit pourtant pas minimiser rétrospectivement l'antisémitisme latent de ses premiers écrits, ni, comme l'écrit Michel Winock, le réduire à un « péché de jeunesse, depuis longtemps pardonné<sup>5</sup> ».

L'autre maître à penser du tout jeune Bernanos, Charles Maurras, est le fondateur de l'Action française. Personnage charismatique, Maurras se présente comme un

1. « Je ne suis ni antijuif, ni antisémite, mais j'ai toujours cru qu'il y a un problème juif, dont la solution importe beaucoup au monde de demain » (lettre à Jean Hauser, 10 juin 1944, in *Correspondance*, éd. citée, t. II, p. 546).

2. Cité par Joseph Jurt dans sa « Notice » à *La Grande Peur des bien-pensants*, in *EEC*, t. I, p. 1379.

3. « Si vos maîtres ne nous rendent pas Mandel vivant, vous aurez à payer ce sang juif d'une manière qui étonnera l'Histoire – entendez-vous bien, chiens que vous êtes – chaque goutte de ce sang juif versé en haine de notre ancienne Victoire nous est plus précieuse que toute la pourpre d'un manteau de cardinal fasciste – est-ce que vous comprenez bien ce que je veux dire, Amiraux, Maréchaux, Excellences, Éminences et Révérences ? » (« Nous vous jetterons sur le parvis », article de février 1943, in *Le Chemin de la Croix-des-âmes*, in *EEC*, t. II, p. 512).

4. « L'honneur est ce qui nous rassemble », in *Français, si vous saviez*, Gallimard, 1961.

5. Michel Winock, *Édouard Drumont et Cie...*, op. cit., p. 185.

homme d'action, l'homme du coup de force. « Mes dix-sept ans s'étaient donnés à Maurras<sup>1</sup> », écrira Bernanos, rétrospectivement, alors qu'il aura déjà pris ses distances avec le mouvement. Collaborateur régulier à la revue de l'Action française, le jeune homme adhère, à 20 ans, aux Camelots du Roy. Ce groupuscule de lycéens et d'étudiants de l'Action française distribue des tracts pour préparer le renversement de la république et mène, dans Paris, des actions retentissantes contre des représentants de la démocratie parlementaire. Une fessée administrée à un professeur de la Sorbonne, lors d'une de ces actions, vaudra même à Bernanos un court séjour à la prison de la Santé, mais aussi l'intérêt de Léon Daudet, qui lui propose, en 1913, de diriger un petit hebdomadaire monarchiste : *L'Avant-Garde de Normandie*. Jusqu'en août 1914, il y publiera une soixantaine d'articles, où il s'en prend notamment au « préjugé démocratique ». Son admiration et sa fidélité pour Maurras sont telles qu'en 1926, lorsque le pape Pie XI condamne l'Action française et met à l'Index les livres de son fondateur, il prendra parti pour Maurras, contre le pape, et s'en expliquera publiquement. Nombre de catholiques se détourneront alors de lui, et la réputation déjà équivoque de l'écrivain sera, une première fois, compromise dans son propre camp.

Ces débuts politiques ne semblent pas ternir l'image que le public d'aujourd'hui se fait de Bernanos, car ils ont été en partie occultés par son attitude pendant et après la guerre d'Espagne, et par le revirement idéologique spectaculaire dont témoignent *Les Grands Cimetières sous la lune*. En 1936, quand Franco met fin, par un coup d'État, à la république espagnole, il accueille la nouvelle avec

---

1. « Mes dix-sept ans s'étaient donnés à Maurras, je veux dire à un ordre que je croyais total. Mais j'ai compris très tôt qu'on ne peut confondre l'adhésion de l'intelligence avec la foi – et je ne suis qu'un homme de foi » (lettre à Henri Massis, septembre 1925, in *Correspondance*, éd. citée, t. I, p. 195).

enthousiasme : il croit voir enfin se réaliser son rêve d'une révolution nationale, royaliste et chrétienne, dont il avait d'abord cru que Maurras serait le maître d'œuvre. À ce moment, il vit à Palma de Majorque avec toute sa famille : il se réjouit, dans les pages de son journal de l'époque, d'assister en témoin privilégié à un moment crucial de l'Histoire. Mais ce grand espoir laisse rapidement place au doute, puis au dégoût. Il a constaté l'encouragement de la délation, assisté à des exécutions sommaires, parfois « préventives », et pris conscience de la compromission des évêques, qui absolvent les massacres. Il est obligé de reconnaître la réalité de cette « guerre sainte », attachée surtout à protéger les privilèges de la bourgeoisie. En 1937, il tranche définitivement, rallie la cause des républicains et commence la rédaction des *Grands Cimetières sous la lune*, l'un des pamphlets les plus virulents qui aient été écrits sur la guerre d'Espagne. L'écrivain traverse une grave crise morale au moment de porter l'anathème sur celle qu'il était « né pour aimer<sup>1</sup> » : l'Église. « Je ressens tous les coups que je vous porte, écrit-il plus tard, je ne vous atteins qu'à travers ma propre chair, ou plutôt, c'est à vous que je me déchire, je me trouve dans ce scandale comme dans un buisson d'épines et chaque effort que je fais pour me délivrer m'arrache la peau<sup>2</sup>. »

À sa parution en 1938, l'ouvrage lui attire les injures de son camp politique d'hier et l'ostracisme définitif dans les milieux catholiques. Malgré les quelques voix qui s'élèvent alors pour dire leur admiration – celles de Malraux, de Simone Weil, d'Aragon –, malgré aussi son ralliement à la France libre du général de Gaulle, malgré

---

1. « Il est dur de regarder s'avilir sous ses yeux ce qu'on est né pour aimer », écrit-il dans *Les Grands Cimetières sous la lune* (EEC, t. I, p. 438).

2. *Nous autres Français*, in EEC, t. I, p. 735-736.

enfin son engagement constant et virulent, jusqu'à la fin de sa vie, contre les totalitarismes, il ne vient pas toujours à bout de la méfiance de certains intellectuels qui ne lui pardonnent guère ses débuts. Bernanos termine sa carrière littéraire comme il l'a commencée : en porte-à-faux, étranger à tous les camps, isolé de toutes les coteries. Comme écrivain, comme croyant ou comme idéologue, d'un bout à l'autre d'un parcours qui peut paraître contrasté mais qui est au contraire guidé par une constante et exigeante fidélité à soi-même, il s'est défini par un anticonformisme et une intransigeance intellectuelle que son tout premier roman, parfois jugé inabouti ou embryonnaire, reflète déjà avec une remarquable netteté.

« UN FEU D'ARTIFICE TIRÉ UN SOIR D'ORAGE <sup>1</sup> »

Comme le *Voyage au bout de la nuit*, paru en 1932 et auquel il a parfois été comparé, *Sous le soleil de Satan* est un livre « né de la guerre <sup>2</sup> ». Pourtant, à la différence du premier roman de Céline, il n'y est nulle part question des souvenirs du front de Bernanos qui, réformé en 1910 pour des raisons de santé, obtint en 1914 de se faire engager. Dans les tranchées, le patriotisme de l'écrivain fut mis à l'épreuve de la réalité : celle de l'indécente disproportion entre la réalité du massacre et les discours des autorités, celle du vol des mots et du détournement du

---

1. À l'occasion de la parution du *Journal d'un curé de campagne* en 1936, Bernanos revient sur *Sous le soleil de Satan* qu'il décrit comme « un feu d'artifice tiré un soir d'orage, dans la rafale et dans l'averse » (cité dans les « documents relatifs à la réception du roman », in *Œuvres romanesques complètes*, nouv. éd. P. Gille et al., Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2015, t. II, p. 444).

2. « Mon livre est un des livres nés de la guerre » (« Interview de 1926 par Frédéric Lefèvre », in *EEC*, t. I, p. 1039).

sens par une propagande républicaine servant à ceux de l'arrière, par l'intermédiaire des journaux, un idéalisme frelaté. Une lettre écrite par Bernanos à sa fiancée en 1916 rend compte de ce dégoût :

Comment vous dire la rage où me mettent tant de déclarations hypocrites, de fausse éloquence, de patriotisme théâtral et alimentaire ? Faut-il mourir en entendant ces chiens aboyer, une patte sur le cœur et les yeux ruisselants de larmes de crocodiles !

Seront-ils seuls à nous représenter, nous et la France, devant l'histoire et l'avenir ; [...] viendront-ils crâner sur nos pauvres tombes, transformées en ce qu'ils appellent, en leur jargon, des plates-formes électorales<sup>1</sup> ?

Après l'Armistice, l'écriture romanesque répond à une urgence, à un besoin vital – non pas tant de témoigner que de dénoncer. Aux yeux de Bernanos, le crime de l'idéalisme démocratique est d'avoir inventé à son profit un nouveau langage, déconnectant ainsi les mots de leur référence et dévaluant les plus sacrés – l'honneur, la souffrance, le sacrifice – à force de les galvauder. Or, on ne touche pas aux mots impunément : d'être privé de référence, le Mal n'en a que plus de puissance, car il avance masqué. C'est pourquoi le roman de la guerre mettra en scène non pas un soldat, mais un saint. Car « à quoi contraindre les mots rebelles, sinon à définir, par pénitence, la plus haute réalité que puisse connaître l'homme aidé de la grâce, la Sainteté<sup>2</sup> ? ».

Cette urgence se ressent à la composition d'un roman assemblé « à la diable<sup>3</sup> ». *Sous le soleil de Satan* fut vraisemblablement commencé en 1921 ; mais il ne s'agissait

1. Lettre à sa fiancée (1916), in *Correspondance*, éd. citée, t. I, p. 119-120.

2. « Interview de 1926 par Frédéric Lefèvre », in *EEC*, t. I, p. 1040.

3. L'expression est d'Yves Baudelle, *Bernanos, le rayonnement de l'invisible : Sous le soleil de Satan*, PUF, 2008, p. 31.



alors que d'une nouvelle, « Le saint de Lumbres », qui correspond à l'actuelle dernière partie du roman. Bernanos rédigea ensuite une autre nouvelle tout à fait indépendante, qui correspond au Prologue. Rien de commun, au départ, entre ces deux histoires : celle d'un vieux prêtre, ressemblant à s'y méprendre au curé d'Ars<sup>1</sup>, dans son presbytère imaginaire de Lumbres, et celle d'une jeune fille murée dans sa révolte et sa haine, recherchant, comme les « Diaboliques » peintes par Barbey d'Aurevilly, un infini de substitution dans le vice et le mensonge. La cohérence surnaturelle de ces deux destins n'apparaît à l'écrivain qu'autour de 1922 ou 1923 ; et en même temps que cette certitude, la nécessité de réunir les deux histoires.

Comprenons-nous bien. Le dogme catholique du péché originel et de la Rédemption surgissait ici, non pas d'un texte, mais des faits, des circonstances et des conjonctures. Le problème posé, aucune solution n'était possible que celle-là. À la limite d'un certain abaissement, d'une certaine dissipation sacrilège de l'âme humaine, s'impose à l'esprit l'idée du rachat. Non pas d'une réforme ni d'un retour en arrière, mais du rachat. Ainsi l'abbé Donissan n'est pas apparu par hasard : le cri de désespoir sauvage de Mouchette l'appelait, le rendait indispensable.

C'est ce que Paul Claudel a exprimé dans une de ses magnifiques sentences : « Tout votre livre s'ébranle, m'a-t-il écrit, pour venir au secours de cette petite âme écrasée<sup>2</sup>. »

---

1. Jean-Marie Vianney (1786-1859), le curé d'Ars, fut béatifié en 1905 par le pape Pie X et canonisé en 1925. Plusieurs traits du personnage de Donissan rappellent la vie du curé d'Ars : l'ignorance et les difficultés à l'étude que manifeste Donissan dans sa jeunesse, ses mortifications sévères, le culte dont il fait l'objet de la part des fidèles qui entreprennent le pèlerinage à Lumbres, mais aussi le « don de clairvoyance » dont il est miraculeusement pourvu, à l'image de Jean-Marie Vianney.

2. « Satan et nous », in *EEC*, t. I, p. 1100.

Ne reste plus qu'à rédiger la partie centrale qui en assurera le lien : l'écrivain écrit « La tentation du désespoir » en 1924 et se livre à un travail de « soudure » pour lisser les disparités, notamment chronologiques, entre les deux récits. En 1925, le manuscrit de *Sous le soleil de Satan*, selon l'ordre et la composition que nous connaissons aujourd'hui, est achevé. Mais avant la parution un an plus tard, un long travail de correction et de réécriture reste à fournir.

Bernanos confie le manuscrit du roman en février 1925 à son ami Robert Vallery-Radot, qui en sera le dédicataire dans l'édition définitive. Rédacteur en chef de la revue chrétienne *Les Cahiers de l'amitié de France* et de la livraison hebdomadaire de *L'Univers*, actif promoteur du mouvement de « renaissance littéraire catholique<sup>1</sup> », il est bien introduit dans le milieu des lettres : c'est lui qui se charge de trouver à Bernanos, encore inconnu à cette époque, un éditeur. Jacques Maritain, philosophe et fondateur chez Plon de la toute récente collection du « Roseau d'or », est sollicité. Il accepte le manuscrit, à condition que son auteur le retravaille de façon à l'adapter à un public, notamment catholique, que l'éditeur ne souhaite ni brusquer ni effrayer. En d'autres termes, on demande à Bernanos de polir quelque peu son texte : il doit tempérer ses violences, nuancer sa noirceur.

Les biographes de Bernanos ont beaucoup insisté sur l'importance du « bras de fer » qui opposa l'écrivain à son éditeur et sur les conséquences qu'eut ce désaccord sur l'état définitif du manuscrit. Aujourd'hui, certains critiques invitent à relativiser le rôle de Maritain pour

---

1. À ce sujet, voir l'article d'Hervé Serry, « Déclin social et revendication identitaire : la renaissance littéraire catholique de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle », *Sociétés contemporaines*, 2001/4, n° 44, p. 91-109.

donner davantage d'importance à Vallery-Radot<sup>1</sup>. C'est lui qui, à la demande de Bernanos et en prévision de la première lecture du texte par Maritain, aurait suggéré au romancier les modifications les plus significatives ; les corrections exigées par Maritain sur épreuves ne représenteraient quant à elles qu'un petit nombre de passages. Quoi qu'il en soit, les désaccords stylistiques entre l'écrivain et ses deux premiers lecteurs révèlent une divergence profonde sur le plan théologique.

Maritain et Vallery-Radot reprochent tout d'abord au roman son hétérogénéité de registres et de tons. Des passages où l'écriture se hausse à une majesté sublime et mystique en côtoient d'autres où se déchaîne la verve du pamphlétaire, et le style descend alors à l'injure et à la scatologie pour ébaucher des caricatures grimaçantes, quand l'auteur ne recourt pas à toutes les violences de l'anathème pour fustiger les dévots, les hypocrites, les bourgeois et les écrivains beaux parleurs. Le portrait du médecin Gallet et celui de Cadignan ont été édulcorés dans leur version définitive. Mais Bernanos a tenu bon sur trois passages dont ses deux premiers lecteurs demandaient tout de bon la suppression : le personnage de Saint-Marin, la satire du prêtre imbécile, incarné par le curé de Luzarnes, et le morceau de bravoure sur le petit livre de piété. Par ailleurs, l'essentiel des propositions des deux relecteurs porte sur le personnage de Donissan. Aux yeux de Vallery-Radot comme à ceux de Maritain, ce saint est trop torturé, et le narrateur ne donne pas assez de garanties quant à son devenir eschatologique. Donissan est-il sauvé ou promis à l'enfer, lui qui a rencontré le diable et offert son salut en échange de l'âme de la petite révoltée ? Le spectacle du péché, l'expérience

---

1. Voir notamment à ce sujet la notice de Pierre Gille pour la nouvelle édition de *Sous le soleil de Satan* dans la collection « Bibliothèque de la Pléiade » (*Œuvres romanesques complètes*, éd. citée, 2015, t. I).

du confessionnal et de la désolante banalité du Mal ont-ils constitué une tentation assez puissante pour tuer en lui l'espérance ? En effet, dans ce roman nocturne dont la structure repose sur un implacable principe de symétrie, le soleil de Satan brille autant sinon plus que celui de Dieu. Le Mal, qui, selon les Pères de l'Église, n'est rien d'autre qu'un néant, une privation d'être, prend dans le roman de Bernanos une importance suspecte, et Satan est un rival crédible dans le combat qui l'oppose à Dieu, comme d'égal à égal. Bernanos est donc prié d'atténuer des formules qui pourraient faire croire à un certain manichéisme, et de rassurer son lecteur quant à l'emprise de Satan sur ce prêtre imparfait.

Les précautions de Maritain n'ont pourtant pas pu empêcher le soupçon du manichéisme, qui s'éveilla chez certains critiques contemporains au moment de la parution du roman<sup>1</sup>. Cette accusation est contestable : Bernanos lui-même s'en est défendu, et plusieurs critiques ont, depuis, clos le débat de manière convaincante<sup>2</sup>. En revanche, Bernanos illustre dans ce premier roman, et par l'intermédiaire de son personnage, une théologie augustinienne très inactuelle, qui n'est pas du goût du philosophe thomiste ni du public contemporain. Cet apparent déséquilibre entre le péché et la grâce, cette insistance sur

---

1. Le critique littéraire Robert Kemp, notamment, dans un article publié dans *La Liberté* le 8 avril 1926, a reproché à l'abbé Donissan d'être manichéen, au sens théologique du terme : « Nous verrons tout à l'heure un Donissan complètement manichéen, persuadé que le Démon lutte contre Dieu à armes presque égales. Tout cela est bien inquiétant ! Jamais l'Église n'a attribué autant de pouvoir à l'Adversaire. Les triomphes du démon viennent, dit-elle, de notre faiblesse ; mais le secours de la Grâce brise comme un verre les pièges de Satan. M. Bernanos n'est pas orthodoxe » (cité par Michel Estève, in *EEC*, t. I, p. 1649).

2. Voir notamment A. Béguin, *Bernanos par lui-même*, Seuil, 1957 ; H.U. von Balthasar, *Le Chrétien Bernanos*, Seuil, 1956 ; J.-P. Van Santen, *L'Essence du Mal dans l'œuvre de Bernanos*, Leyde, Presses universitaires de Leyde, 1975.

la détermination du Mal et le poids du péché originel sont jugés effrayants et choquants par les catholiques modernes, austères et excessifs par les lecteurs athées. En effet, Bernanos a visiblement souhaité mettre en évidence l'origine diabolique des passions, montrer que si ces temps de raison, de civilisation et de progrès veulent faire croire à la domestication du Mal, et même à sa prochaine extinction, Satan n'en est que plus triomphant d'être ainsi tenu dans l'angle mort du langage et dans l'insu des consciences et des conduites. Or, sur le plan romanesque, un tel projet est difficilement réalisable sans faire entorse à l'orthodoxie religieuse ; car le romancier qui veut révéler le pouvoir de Satan et son emprise sur les âmes est confronté à une difficulté majeure, à la fois poétique et théologique : celle de son incarnation romanesque.

Dans *Sous le soleil de Satan*, Bernanos recourt à un procédé auquel il renoncera par la suite, sans doute, précisément, en raison des défauts qu'il présente sur le plan théologique : il choisit d'*incarner* le diable dans un personnage capable de parole et de pensée, et doué, donc, de positivité. Le registre fantastique auquel ressortit la scène du maquignon est l'artifice, quelque peu maladroit, qui permet de donner à l'invisible une manifestation matérielle, de le faire exister dans l'univers diégétique du roman, tout en maintenant Satan dans un état intermédiaire entre l'existence et l'inexistence, l'être et le non-être, la substance et l'absence de substance : un état qui soit tant bien que mal conforme à l'orthodoxie selon laquelle le mal n'est qu'une « privation d'être », une pure négativité. Cette longue scène de la rencontre avec le diable a souvent été considérée, peut-être à raison, comme la plus faible du roman : théologiquement contestable, laissant deviner le malaise et les gênes du romancier, elle trahit des influences littéraires encore très visibles qui en diminuent la portée. Apparaît en effet dans cette scène un intertexte hétérogène. Elle puise aux

sources bibliques, d'un côté, puisque le récit se donne à lire comme une réécriture profane de l'épisode évangélique de la tentation de Jésus dans le désert. Mais ces références scripturaires en côtoient d'autres, quant à elles exclusivement littéraires, venues du romantisme et de la littérature frénétique : en récupérant un ensemble de poncifs progressivement élaborés par la tradition hagiographique puis par les récits de possession en vogue au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, ces derniers ont recouru à une représentation mythique, voire pittoresque, du diable<sup>1</sup>.

Ainsi, à travers le maquignon, Bernanos peint un diable accessible à la douleur et qui peut être objet de pitié ; c'est d'ailleurs la pitié de Donissan qui lui donne l'avantage décisif dans le combat. Cette humanisation, à la limite du rachat, n'est pas sans rappeler le diable byronien ou hugolien. Mais, par ailleurs, les cabrioles, les hennissements et les contorsions du diable-maquignon recyclent les éléments d'un folklore remis à la mode par la littérature frénétique qui, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, fit du diabolisme une recette pour créer du frisson – loin de toute portée morale ou métaphysique. Ces emprunts, sans doute plus ou moins volontaires, affaiblissent considérablement l'efficacité persuasive de la scène ainsi que sa portée métaphysique et morale ; car en convoquant un ensemble de *topoï* relevant de la convention littéraire, ils déclenchent chez le lecteur une attitude de reconnaissance intertextuelle elle-même conventionnelle – et donc une certaine forme de scepticisme.

Premier roman, *Sous le soleil de Satan* est sans doute, de tous les romans de Bernanos, celui où se laissent deviner le plus nettement les influences littéraires de l'écrivain. On a souvent parlé, notamment à propos de la nuit

---

1. Sur ce sujet, voir M. Milner, *Georges Bernanos*, Séguier, 1989, et *Le Diable dans la littérature française de Cazotte à Baudelaire (1772-1861)*, José Corti, 1977, 2 vols ; rééd. 2007.

du diable, du Dostoïevski des *Frères Karamazov*<sup>1</sup> ; Bernanos emprunte également au romancier russe un art du dialogue et de la construction de personnages « psychologiquement impossibles<sup>2</sup> ». À lire certaines phrases de *Sous le soleil de Satan*, qui résument la dialectique théologique sous-jacente à sa structure même, on pense également au satanisme baudelairien et aux « deux postulats simultanés, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan<sup>3</sup> », qui en sont le principe. *Sous le soleil de Satan* met en œuvre une théologie morale semblablement représentée comme un axe vertical où les opposés – le saint et le criminel, la prière et le blasphème – se rencontrent, et une conscience morale ballottée malgré elle entre ces deux extrêmes de l'attirance du néant et de l'aspiration à l'idéal.

Chacun de nous [...] est tour à tour, de quelque manière, un criminel ou un saint, tantôt porté vers le bien, non par une judicieuse approximation de ses avantages, mais clairement et singulièrement par un élan de tout l'être, une effusion d'amour, qui fait de la souffrance et du renoncement l'objet même du désir, tantôt tourmenté du goût mystérieux de l'avilissement, de la délectation au goût de cendre, le vertige de l'animalité, son incompréhensible nostalgie (p. 263).

---

1. Éric Benoît, notamment, dans *Bernanos, littérature et théologie* (Éditions du Cerf, « Littérature », 2013, chap. IV : « La rencontre avec Satan »), mais aussi Gilles Philippe, dans sa présentation des *Œuvres romanesques complètes* (éd. citée, 2015, t. I), ou encore Monique Gosse-*lin-Noat* dans son article « Un roman intempestif », in *Georges Bernanos : Sous le soleil de Satan, Roman 20-50*, hors-série n° 4, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2008.

2. Éric Benoît reprend l'expression utilisée par Marthe Robert à propos de Dostoïevski et souligne les ressemblances entre les deux romanciers (*Bernanos, littérature et théologie, op. cit.*, p. 103).

3. « Il y a dans tout homme, à toute heure, deux postulats simultanés, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan. L'invocation à Dieu, ou spiritualité, est un désir de monter en grade ; celle à Satan, ou animalité, est une joie de descendre » (*Mon cœur mis à nu*, XI, 19, in *Œuvres complètes*, éd. Cl. Pichois, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, p. 682-683).

Dans l'entretien qu'il a accordé à Frédéric Lefèvre après la publication de *Sous le soleil de Satan*, Bernanos lui-même a répondu de bonne grâce à la question des influences. Il cite d'abord Balzac, l'écrivain adoré de l'enfance, dont on reconnaît en effet la marque à travers les types sociologiques que campe le roman (le médecin de campagne, l'aristocrate désargenté, le brasseur républicain) et les détails réalistes de ses portraits fermement ancrés dans un cadre géographique et historique. Il évoque ensuite l'influence déterminante de ses deux « maîtres » : Barbey d'Aurevilly et Léon Bloy. Du premier, il retient la formule célèbre du *Dessous de cartes d'une partie de whist* : « L'enfer, c'est le ciel en creux <sup>1</sup> », dont tout son roman, bâti sur la mystérieuse gémellité du saint et de la « petite servante de Satan », est la démonstration en acte. Du second, qu'il a lu pour la première fois en 1917, quand il était au front, il emprunte la véhémence incendiaire contre une société renégate, avilie par son culte idolâtre des fausses valeurs. Mais, surtout, si Bernanos s'inscrit dans la directe continuité de ces deux prédécesseurs, c'est en tant qu'il partage avec eux une même intention : s'octroyer un magistère ecclésial que l'institution n'est plus capable d'assumer, employer toutes les ressources de l'art romanesque à montrer la puissance surnaturelle du Mal afin de bouleverser les âmes et d'obtenir leur conversion.

## LE « RÔLE APOLOGÉTIQUE » DU ROMANCIER

### *Une fiction exemplaire*

Après Barbey d'Aurevilly et Bloy, Bernanos suit une voie ouverte au début du XIX<sup>e</sup> siècle par Chateaubriand.

---

1. *Le Dessous de cartes d'une partie de whist*, in *Œuvres romanesques complètes*, éd. J. Petit, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1964, t. II, p. 155.



Plus largement encore, tous ces écrivains réinvestissent une tradition rhétorique ancienne : celle du récit exemplaire, qui, depuis Aristote, s'élabore à partir de cette évidence que l'on convainc plus efficacement son public lorsqu'on lui raconte une histoire. Le roman sera alors, pour Bernanos, le moyen de jouer le « rôle apologétique » qui selon lui incombe à tout écrivain.

L'homme qui a reçu le don d'imaginer, de créer, qui a ce que j'appellerai la vision intérieure du réel apporte au théologien une force personnelle de pénétration, d'intuition, d'un énorme intérêt<sup>1</sup>.

Le pari rhétorique sur lequel mise le récit exemplaire consiste à convaincre de quelque chose qui concerne le monde de la *praxis*, le monde réel, en recourant pour cela à une histoire inventée. Le processus s'accomplit donc en deux temps : il s'agit tout d'abord de faire déchiffrer au lecteur le sens second situé à l'arrière-plan du sens littéral du récit – la loi générale dont cette histoire particulière est l'illustration, ou encore le principe abstrait dont ce récit est la métaphore. La compréhension concrète d'une idée morale ou abstraite grâce à ce récit à double sens suscite ensuite chez le lecteur une prise de conscience, qui s'accompagne d'une émotion : l'auteur peut donc s'attendre à ce que sa fiction transforme, *réellement*, le comportement de son lecteur. C'est du moins la visée pragmatique qu'il lui a assignée. Ce programme rhétorique retrace très exactement les étapes du projet que Bernanos déclare s'être fixé :

Si je force le lecteur à descendre au fond de sa propre conscience, si je lui démontre, avec la dernière évidence, que l'humaine faiblesse n'explique pas tout, qu'elle est entretenue, exploitée par une sorte de génie féroce et sombre, quel autre parti lui reste-t-il à prendre, que se jeter à genoux, sinon par amour, au moins par terreur, et d'appeler Dieu<sup>2</sup> ?

---

1. « Interview de 1926 par Frédéric Lefèvre », in *EEC*, t. I, p. 1046.

2. *Ibid.*

*Sous le soleil de Satan* affiche en effet un modèle exemplaire : celui de l'hagiographie, élément clé de l'édification chrétienne. Le narrateur abandonne ponctuellement sa position surplombante de narrateur omniscient pour intervenir dans le récit en tant que biographe de ce « nouveau curé d'Ars » (p. 277) qu'est Donissan ; il pousse l'imitation jusqu'à prétendre disposer de documents et de témoignages, destinés peut-être à instruire le procès de canonisation. Comme d'une hagiographie *réelle*, Bernanos attend de son saint imaginaire qu'il lui délivre une « leçon ».

Je désirais simplement, – mais passionnément, j'avais passionnément besoin – de fixer ma pensée, comme on lève les yeux sur une cime dans le ciel, sur un homme surnaturel dont le sacrifice exemplaire, total, nous restituerait un par un chacun des mots sacrés dont nous craignons d'avoir perdu le sens. Je ne demandais pas à mon saint des émotions esthétiques, mais des leçons. [...] Et encore cette leçon même, j'aurais voulu la transmettre, la traduire à mes frères plus malheureux <sup>1</sup>.

Le saint Donissan se présente d'ailleurs lui-même comme un livre à lire, un texte compliqué dont un lecteur doit percer le sens : dans le roman, cette tâche est dévolue à Menou-Segrais, qui emploie toute sa sagacité à percer le sens véritable de la vocation de son jeune protégé. Face à l'abbé Demange, qui ne comprend pas l'intérêt de son ami pour « ce grand pataud tout en noir » (p. 124), il assure : « il y a ici autre chose » (p. 130), sans savoir encore quoi. Tout au long du roman, le vieil abbé joue le rôle de lecteur idéal : doué de ses seules lumières naturelles qui sont celles de l'intelligence – les lumières miraculeuses de la grâce, qui permettent de lire dans les âmes, sont réservées à Donissan –, il traque les « signes <sup>2</sup> » et

1. *Ibid.*, p. 1043.

2. « Pour moi, ce signe ne peut tromper : le diable est entré dans votre vie » (p. 262).

les indices et ne se fie jamais à la lisibilité trompeuse des apparences. Il donne ainsi l'exemple d'une attitude herméneutique qui est sans doute celle-là même que Bernanos attend de son lecteur.

Car tout est là, en effet : ce dont Bernanos veut nous convaincre, c'est du caractère bidimensionnel des apparences sensibles. Loin d'en être séparé, le surnaturel s'incorpore étroitement au naturel. Par ailleurs, un lecteur sceptique sera plus à même d'accorder crédit à une représentation dans laquelle le caractère surnaturel des événements ne dérange en rien leur apparence familière. Ainsi, le monde fictionnel habité par Satan sera rendu plus effrayant d'être parfaitement reconnaissable et de ressembler, trait pour trait, à notre monde de tous les jours. Bernanos dispose alors pour son roman un cadre vraisemblable, où les intrusions de la grâce et du diable n'annulent pas l'effet de réel. Il en va de l'efficacité rhétorique de la démonstration que veut être le roman, mais aussi de sa justesse théologique : le christianisme n'est-il pas la religion de l'incarnation ? Dieu n'est-il pas descendu dans la matière pour porter sa parole ? Tout le défi romanesque de Bernanos consiste alors à trouver la représentation adéquate d'un *réalisme* surnaturel. L'affirmation de Menou-Segrais constitue à cet égard un programme poétique :

Rien de meilleur que d'exprimer le surnaturel dans un langage commun, vulgaire, avec les mots de tous les jours. Aucune illusion ne tient là contre (p. 265).

Le réalisme balzacien de *Sous le soleil de Satan* découle directement de cet impératif esthétique, mais aussi l'importance presque naturaliste qu'y prend le corps, jusqu'à une certaine trivialité recherchée, en droite ligne du *sermo humilis* chrétien : les symptômes bien physiques de Mouchette, le corps lourd et pesant de Donissan, l'insistance presque dérangeante sur les jets de sang qui

forment une croûte sur les murs de la cellule du saint sont une manière pour le romancier d'accentuer la dimension éminemment corporelle – et triviale – du surnaturel.

Enfin, la représentation particulière réservée au miraculeux dans *Sous le soleil de Satan* est la conséquence directe de cette intention rhétorique de convaincre un lecteur moderne, peut-être sceptique, voire athée, et par habitude ou par éducation méfiant envers les manifestations spectaculaires du surnaturel qui tirent le catholicisme du côté du folklore. Le seul miracle « traditionnel » du roman – la résurrection de l'enfant – est d'ailleurs le récit d'un échec. « Nous ne sommes plus au temps des miracles » (p. 258), affirme l'abbé Menou-Segrais avec sa pertinence habituelle. Le véritable miracle du roman – le don de lire dans les âmes qui est accordé au saint de Lumbres – est quant à lui un prodige invisible, qui a lieu sans témoin et dont Donissan seul pourrait rendre compte mais qu'il échoue à décrire, car l'expérience sensible ne fournit pas d'analogie adéquate. Le surnaturel, qu'il soit du Mal ou de la Grâce, est dans *Sous le soleil de Satan* une présence discrète et sans éclat – qui n'en est que plus convaincante.

### *Le défi de l'indicible*

Revenons un moment aux origines rhétoriques du récit exemplaire. Quand la réalité à démontrer est de nature métaphysique et qu'elle se tient au-delà des concepts, le récit doit recourir à la *figuration* : comme Platon préconise l'usage du mythe pour parler du monde extrasensible, comme Jésus figure le Royaume des cieux par diverses paraboles, Bernanos raconte une histoire pour conduire son lecteur à se représenter ce qui ne peut se raconter directement : le mystère de Dieu, qui se tient au-delà de tout concept. Dieu lui-même a eu recours à

la *figure* pour faire parvenir son Verbe aux hommes : la destinée terrestre, historiquement délimitée, de Jésus est une *figuration* du mystère divin. La différence entre l'histoire de Jésus et celles racontées par les mythes, les fables et les paraboles est que l'histoire de Jésus est *à la fois* un signe, une métaphore et une réalité concrète. C'est le sens chrétien du mot *figure*. Selon l'herméneutique chrétienne, tous les saints sont des figures de la vie de Jésus, qui est lui-même la figure – le « signe » par excellence – envoyée par Dieu aux hommes. Comme tous les saints, Donissan rejoue dans sa propre vie, historiquement localisée dans un petit village de Picardie au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'histoire du Salut : Bernanos, comme Dieu, si l'on peut dire, emploie la fiction pour créer une *figure* sensible et concrète d'une Histoire éternelle et inintelligible.

Car le roman relève un défi : celui de dépasser les limites référentielles du langage, de cerner – provisoirement, imparfaitement – les contours de l'invisible. Cette démarche mystique a tout d'abord une dimension stylistique : elle passe par une recherche infatigable du mot juste, seule à même de rendre le langage à son pouvoir de nomination. Il est d'ailleurs remarquable que, dans ce domaine encore, le personnage donne des « leçons » au romancier. Car Donissan se définit, entre autres, par son langage : il est un saint qui bégaye et cherche ses mots – ce qui suscite d'abord la moquerie des paroissiens. Sa parole rare et incertaine est le gage de sa justesse et de son absolue sincérité. Elle s'oppose à celle, élégante et aisée, quoique diabolique, de l'écrivain Saint-Marin.

Les structures romanesques – formées notamment par le système des personnages et les jeux de symétrie dans la composition narrative – sont un autre moyen, à côté du travail sur la langue littéraire, pour forcer l'invisible à se dévoiler. Dans la tradition mystique – Denys l'Aréopagite, Ruysbroeck, ou encore les mystiques carmélitains dont Bernanos était imprégné –, Dieu est caché. Or la

manière la plus adéquate d'approcher ce *deus absconditus* est de procéder par la négative : renoncer à dire *ce qu'il est*, pour dire *ce qu'il n'est pas* ; Le deviner dans la trace qu'Il laisse en creux, Le déduire de Son absence. Le couple gémellaire formé par Mouchette et Donissan est la traduction romanesque de cette « voie négative » des mystiques. Car si Donissan est bien un saint, il est, selon les mots mêmes de Bernanos, un saint « exceptionnellement tourmenté<sup>1</sup> ». S'il tient pour acquise l'existence de Dieu, toute sa vie est marquée par une insatisfaction causée par l'expérience de la distance qui définit nécessairement la relation à Dieu, et par l'épreuve spirituelle que constitue pour lui le spectacle du Mal. L'absence, logée au cœur de la présence, inverse l'espérance en désespoir, la grâce en péché, et fait de lui une proie pour Satan. Mouchette lui ressemble à la manière d'un double inversé : elle incarne en effet l'attitude exactement opposée. Son rapport à Dieu se définit initialement par l'absence – non pas au sens où elle aurait conscience, positivement, de l'absence de Dieu, mais plutôt au sens d'une absence de conscience. Sa vie est marquée par la négativité propre à l'être sans Dieu. Elle est livrée au péché, qui insinue en elle un néant dans lequel tout se dissout. Pourtant, du sein même de cette inconsistance, quelque chose résiste, comme un noyau. Le besoin qu'a Mouchette de s'évader hors du petit jardin clos aux ifs taillés, sa trouble rêverie de la route, du départ, ou encore sa poursuite frénétique du plaisir sont les symptômes obscurs d'une nostalgie sans objet. Ils trahissent le désir d'une chose ignorée, mais dont le désir même trahit l'existence. Mouchette, la petite criminelle, la femme-enfant aux multiples amants, est malade d'un manque, qui est l'empreinte en creux de l'espérance.

---

1. « Interview de 1926 par Frédéric Lefèvre », in *EEC*, t. I, p. 1046.

Elle ignore jusqu'au nom de cette espérance ; elle est donc incapable de la reconnaître. Mais Donissan, lui, lors de leur unique et décisive rencontre, au mitan du roman, en reconnaît le signe : « quand l'esprit de révolte était en vous, j'ai vu le nom de Dieu écrit dans votre cœur » (p. 231). Cette connaissance, positive, d'un manque est le pivot à partir duquel l'appel du néant s'inverse, *in extremis*, en l'assaut de la grâce, et l'absence en présence : Mouchette, avant d'expirer, est conduite à l'autel où elle se convertit « *in articulo mortis* » (p. 276), au grand scandale des bien-pensants.

Ainsi, Mouchette et Donissan représentent deux attitudes à la fois radicalement symétriques et absolument complémentaires. Donissan constate l'insuffisance de l'affirmation dans la connaissance de Dieu. Inconnaisable par nature, Dieu est un Dieu caché et le savoir positif de son existence s'accompagne du sentiment de sa distance ; îlot de négativité au cœur de la plénitude, cette part pour toujours dérobée fait le désarroi du chrétien face au spectacle du Mal, constitue la source du doute et, *in fine*, rend possible – dans le cas de Donissan – le péché de désespoir. À l'opposé du spectre, Mouchette démontre non seulement le caractère provisoire de la négativité, mais une négativité productrice de positivité. En effet, après la négation de tout, quelque chose subsiste, irréductible : le sentiment d'une perte, le vide laissé par une absence. À partir de l'expérience positive de ce manque, le plein peut être déduit du vide, et tout le chemin parcouru qui mène de la poursuite du néant à l'affirmation de l'Être.

Le binôme que forment Donissan et Mouchette révèle donc l'usage heuristique, et même mystique, que fait Bernanos des structures romanesques. Si les concepts ne peuvent donner l'idée du mystère de Dieu, les effets proprement poétiques de la composition narrative peuvent permettre d'en cerner les contours.

### *L'éthique du scandale*

La nature rhétorique de ce roman a enfin des conséquences sur son énonciation. *Sous le soleil de Satan* est un roman adressé à un destinataire et répondant à une intention. Il doit donc être imputé à une personnalité morale, susceptible d'en répondre : Bernanos lui-même, éthiquement présent à son texte par l'intermédiaire de son narrateur. De là provient l'hétérogénéité des tons, qui a parfois été reprochée à *Sous le soleil de Satan*<sup>1</sup>. Ainsi, le récit proprement dit s'interrompt souvent pour laisser place à des moments de pause discursive, où se laisse entendre la *voix* de l'auteur – une voix imprécatrice, celle-là même de Bernanos polémiste qui dénoncera son siècle deux ans plus tard dans *La Grande Peur des bien-pensants*. L'invective répond à une exigence éthique qui trouve sa caution dans le « scandale nécessaire » toléré par les Évangiles. « Le Christ n'est pas l'infirmière des âmes, écrit Bernanos à Maritain. Il en est le ravisseur, et en un certain sens le bourreau<sup>2</sup> » : l'exemple de Jésus justifie, de manière inattendue, les violences de l'écrivain. Les prêtres médiocres, incarnés dans le roman par l'insipide Sabiroux, sont, on l'a dit, une des cibles privilégiées de Bernanos ; les écrivains en sont une autre, eux qui jouent le jeu de Satan, père du mensonge, en manipulant le langage. L'auteur interpelle même parfois directement son lecteur et c'est alors, loin de toute connivence rhétorique et presque jusqu'à l'insulte, pour le bousculer rudement :

---

1. C'est l'avis notamment de Gaëtan Picon, qui voit dans le *Journal d'un curé de campagne*, uniformément sublime, le véritable chef-d'œuvre de Bernanos, et compare *Sous le soleil de Satan* à un « édifice composite où les ailes ne sont pas de même style que la partie centrale (ou encore à l'un de ces triptyques dont des élèves doués, sous surveillance du maître, ont décoré les volets) » (*Bernanos, l'impatiente joie*, Robert Marin, 1948 ; rééd. Hachette, « Littératures », 1997, p. 41).

2. Lettre à Jacques Maritain, 14 février 1926, in *Correspondance*, éd. citée, t. I, p. 212.



Ô vous, qui ne connûtes jamais du monde que des couleurs et des sons sans substance, cœurs sensibles, bouches lyriques où l'âpre vérité fondrait comme une praline – petits cœurs, petites bouches – ceci n'est point pour vous. Vos diableries sont à la mesure de vos nerfs fragiles, de vos précieuses cervelles, et le Satan de votre étrange rituaire n'est que votre propre image déformée, car le dévot de l'univers charnel est à soi-même Satan. Le monstre vous regarde en riant, mais il n'a pas mis sur vous sa serre. Il n'est pas dans vos livres radoteurs, et non plus dans vos blasphèmes ni vos ridicules malédictions. Il n'est pas dans vos regards avides, dans vos mains perfides, dans vos oreilles pleines de vent. C'est en vain que vous le cherchez dans la chair plus secrète que votre misérable désir traverse sans s'assouvir, et la bouche que vous mordez ne rend qu'un sang fade et pâli... (p. 172-173).

De la voie négative des mystiques, mise en œuvre dans la poétique romanesque par Bernanos, découle par ailleurs une morale elle-même scandaleuse. Puisque Dieu se laisse déduire de son contraire, la révolte, même impie, même sacrilège, Lui rend témoignage. Le grand criminel est ainsi plus proche de Dieu que le pécheur médiocre, le tiède ou l'indifférent. Cette inversion subversive des valeurs du monde trouve sa formulation dans *Monsieur Ouine* :

Le blasphème [...] engage dangereusement l'âme, mais il l'engage. L'expérience même prouve que la révolte de l'homme reste un acte mystérieux dont le démon n'a peut-être pas tout le secret. Au lieu que le silence...<sup>1</sup>.

Le révolté du moins, acharné à trouver dans les jouissances ou dans le vice un substitut de l'infini, est tourmenté par un manque et animé par une énergie spirituelle, fût-ce dans la plus farouche négation.

---

1. *Monsieur Ouine*, in *ŒR*, p. 1509.

Ainsi, même s'il est vrai que Bernanos est encore en 1926 tributaire d'une conception romantique du diabolisme – entre mythe et folklore –, son roman marque un moment de transition. Car le diable n'apparaît pas seulement, dans cette œuvre qui porte son nom, sous la forme d'un maquignon rencontré sur le chemin d'Étaples. Satan est présent de manière moins flamboyante mais plus constante : il est dans la foule anonyme des petites gens, des commères Saignot et Rageot qui s'écartent sur le passage de Mouchette, des petits commerçants avides et des dévotes qui se pressent au confessionnal, et qui constituent, pour le saint de Lumbres, la plus grande des tentations.

Un par un, hommes et femmes, les voilà tous, dont il sent le souffle monter vers lui, moins détestable que leur parole impure, mornes litanies du péché, mots souillés depuis des siècles, ignoblement ternis par l'usage, passant de la bouche des pères dans celle des fils, pareils aux pages les plus lues d'un mauvais livre, et que le vice a marquées de son signe – contresignées – dans la crasse de milliers de doigts. Elle monte, cette parole ; elle recouvre peu à peu le saint de Lumbres encore debout. Comme ils se hâtent ! Comme ils vont vite !... Mais, sitôt le souffle revenu, vous les verrez – ah ! vous les verrez, ces affreux enfants ! – chercher, tâter des lèvres la hideuse mamelle que Satan presse pour eux, gonflée du poison chéri !... Jusqu'à la mort, lève la main, pardonne, absous, homme de la Croix vaincu d'avance ! (p. 340-341).

Mais si le salut de Donissan est menacé par le « mépris et [...] la haine du pécheur » (p. 270) que Menou-Segrais croit discerner en lui, la charité de l'écrivain est elle aussi mise à l'épreuve par l'apathie spirituelle des bourgeois sans reproche. C'est dans cet aspect du roman – qui d'ailleurs s'atténuera dans les romans ultérieurs – que se lit avec évidence l'héritage des grands écrivains antimodernes du siècle précédent : Barbey et Bloy. Comme eux, Bernanos préfère le blasphème à l'indifférence, l'énergie

du grand criminel à la fadeur contemporaine. C'est cette morale paradoxale, à rebours de toute « moraline », qui interdit de faire de *Sous le soleil de Satan* une lecture édifiante.

\*  
\* \*

Si Bernanos s'inscrit dans une lignée d'écrivains qui, depuis la Révolution, tentent d'endiguer le mouvement de déchristianisation, la donne a bien changé depuis l'époque de ses prédécesseurs, même ceux de la fin du siècle précédent, dont il se revendique. La nouveauté, en ce début de XX<sup>e</sup> siècle, est que l'athéisme à proprement parler, attitude encore très minoritaire au XIX<sup>e</sup> siècle, s'est banalisé. Or le lecteur que vise la stratégie exemplaire de Bernanos appartient pleinement à ce XX<sup>e</sup> siècle : il ne se définit pas par la négation active de Dieu, mais par son indifférence – voire son ignorance. Bernanos écrit dans un monde où Dieu a non seulement cessé d'être un problème, mais a même cessé d'être une question.

Dès lors, le romancier non seulement s'adresse à l'athée, mais il *intègre* l'expérience de l'athée : c'est-à-dire qu'il souhaite avant tout lui donner les moyens spirituels de rendre du sens à son existence, en substituant, à la perception du néant, celle de l'absence, cette absence étant une perte, et donc l'empreinte d'une présence qui peut être restituée. Certes, dans la « vision catholique du réel<sup>1</sup> » qui est celle de Bernanos, seul le système de référence chrétien peut prétendre être une solution viable au malaise dont souffre l'homme moderne ; mais il lui importe finalement peu que la conversion à cette vision

---

1. « Une vision catholique du réel » est le titre d'une conférence prononcée à Bruxelles par Bernanos en mars 1927, à la suite de la parution de *Sous le soleil de Satan*. Elle figure parmi les textes non rassemblés par Bernanos dans le volume des *EEC* (t. I, p. 1074 sq.).

du monde s'accompagne chez ses lecteurs d'une allé-geance à un ensemble doctrinal et d'un acte de foi en bonne et due forme.

C'est la raison pour laquelle les textes de Bernanos sont à la fois de plus en plus déroutants pour le lecteur à mesure que s'éloigne ce temps révolu où les valeurs transcendantes servaient de norme à la société et, à la fois, de plus en plus actuels. Il y a ainsi, sans doute, un paradoxe bernanosien. Il n'est guère possible de se méprendre quant à la donnée religieuse de l'œuvre de Bernanos. Ses romans nous parlent en effet un langage oublié, celui de la doctrine chrétienne et de la liturgie ; ils racontent des histoires de prêtres et exhument un univers référentiel qui est presque, pour bon nombre de lecteurs, exotique, et qui tend à l'être de plus en plus. Et pourtant, l'œuvre de Bernanos continue d'être une œuvre *efficace*. Ses romans empoignent le lecteur même le plus défiant, le moins réceptif *a priori* à son message.

D'ailleurs, ses livres ont une particularité qui, selon Gaëtan Picon, est celle de toute véritable œuvre d'art – ils n'exigent pas de leur lecteur l'abandon préalable d'un bagage philosophique incompatible avec leur propre système.

S'il existe une supériorité de l'œuvre d'art sur les systèmes philosophiques, elle est dans son pouvoir de survivre à la ruine de la pensée qu'elle contient. Nous devons rejeter Kant si nous adoptons Hume, Marx si nous acceptons Heidegger : nous pouvons aimer à la fois Montherlant et Malraux, Sartre et Bernanos. Si l'œuvre de Bernanos était la simple expression d'une pensée chrétienne, nous serions devant elle, nous autres non chrétiens, comme devant la porte d'un jardin scellé. Mais nul n'échappe à son pouvoir parce qu'elle anime avec une force incomparable un univers à la fois insolite et familier, visionnaire et quotidien <sup>1</sup>.

---

1. Gaëtan Picon, *Bernanos, l'impatiente joie*, *op. cit.*, p. 76.

La séduction d'un roman comme *Sous le soleil de Satan* tient ainsi à ce qu'il nous montre notre propre monde, notre univers familier, sous une lumière que nous ne lui connaissons pas. Même dans les scènes apparemment les plus banales, les plus insignifiantes, il demeure toujours une étrangeté, une difficulté qui stimulent l'esprit en même temps qu'elles l'agacent. Tout « ouverte » que puisse être l'œuvre – Bernanos voulait qu'elle fût comme une maison ouverte à deux battants, accueillante au passant et à l'étranger, offrant un refuge inattendu au nécessiteux spirituel –, il subsiste, à la lecture de *Sous le soleil de Satan*, une obscurité irréductible. Cet hermétisme, qui culminera dans *Monsieur Ouine*, n'est pourtant pas recherché pour lui-même. Au contraire, le roman se veut une voie d'accès au mystère, un instrument de révélation. Et s'il est vrai qu'il ne faut pas s'attendre à voir ce mystère éclairci, c'est parce qu'il n'y a pas d'éclaircissement possible : dans la perspective mystique qui est celle de Bernanos, la clarté est contraire à la nature même du divin.

Ainsi, Bernanos ne prétend pas livrer à son lecteur des contenus théologiques stables ou des formules définitives. Il n'a d'ailleurs que mépris pour la « sécurité mystique » des catholiques modernes : « le propre de la mystique est au contraire une inquiétude invincible<sup>1</sup> », écrit-il après Péguy. Encore moins s'agit-il de proposer des modèles exemplaires de conduite : la tendresse qu'il porte à ses personnages de révoltés – Mouchette, Donissan et les autres « enfants humiliés<sup>2</sup> » de son œuvre romanesque – le prouve assez. Il cherche finalement à susciter chez son lecteur une attitude spirituelle plus qu'un savoir intellectuel.

---

1. Bernanos reprend la formule à Péguy, dans une lettre à Marcel Lobet, in *Correspondance*, éd. citée, t. I, p. 307.

2. *Les Enfants humiliés* est le titre du journal de Bernanos, publié chez Gallimard en 1949. Le thème de la déception infligée à l'enfance, à l'origine du désespoir et de la haine de soi, est central dans son œuvre romanesque.

Or cette attitude se définit moins par l'affirmation dogmatique que par l'interrogation mystique. Cet état de quête, d'inquiétude spirituelle est en effet déjà en lui-même, pour Bernanos, la condition de la foi, voire une forme de foi adaptée à un monde moderne. C'est pour cela que les romans de Bernanos, dont la donnée catholique ne peut être niée ni négligée, s'adressent pourtant à n'importe quel lecteur qui, indépendamment de tout catéchisme et de toute confession, et dans le contexte moderne d'une crise du sens, ne se satisfait guère de la fausse évidence des apparences et refuse les certitudes illusoire d'une rationalité arrogante ou d'une morale définitive.

Maud SCHMITT

## NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Nous reproduisons le texte de l'édition originale, parue chez Plon en 1926. C'est aussi celui que présentèrent toutes les éditions ultérieures du roman, à l'exception de celle établie par William Bush en 1982 d'après le manuscrit révélé en 1973 par Pierre Gille et René Guise (dit manuscrit Bodmer), qui donne un certain nombre de variantes par rapport au texte de l'édition originale. Lorsque ces variantes nous semblaient particulièrement significatives, nous les avons indiquées en note.

Pour les références aux autres romans de Bernanos, nous utilisons l'édition de 1974 des *Œuvres romanesques* (éd. Albert Béguin, Michel Estève et Gaëtan Picon, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1961 ; éd. revue, 1974). Cette édition sera désignée dans les notes par l'abréviation *ŒR*.

Les citations des essais, textes critiques, conférences et entretiens donnés par Bernanos proviennent des *Essais et écrits de combat* (dir. Michel Estève, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1972 et 1995, 2 vols). On utilisera l'abréviation *EEC* toutes les fois qu'il y sera fait référence.

Sauf pour une exception signalée en note, les passages de la Bible sont cités dans la traduction Augustin Crampon de 1923.





# SOUS LE SOLEIL DE SATAN

*À Robert Vallery-Radot  
qui lut le premier ce livre et l'aima.*

G. B.

